

André Belleau (1930-1986)

Fernand Ouellette

Volume 29, numéro 1 (169), 1987

André Belleau (1930-1986)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1987). André Belleau (1930-1986). *Liberté*, 29(1), 28–31.

FERNAND OUELLETTE

ANDRÉ BELLEAU (1930-1986)*

Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en me permettant de faire une évocation personnelle d'André Belleau. Je sais que ses frères, ses amis voudraient lui rendre hommage, qu'ils pourraient dire mille choses à son sujet, qu'ils m'accompagnent et, avec moi, se tournent vers André.

Hermann Broch pensait que toute connaissance véritable est orientée vers la mort. André, on le savait, avait une intelligence puissante tant sur le plan de l'analyse que de la synthèse. Il s'était maintes fois confronté à la mort. La mort a donc choisi de se retourner brutalement contre sa capacité de connaissance même et de le frapper au sommet lumineux de son être. C'est sûrement ce qui a davantage blessé ceux qui l'aimaient et l'admiraient. Cependant je suis convaincu que ce qu'on appelle le hasard, ou l'accident d'une maladie, ne peut qu'avoir un sens. André avait sans doute atteint à cette densité qui nourrissait sa connaissance tout en lui permettant de regarder fixement sa propre mort qu'il appelait spontanément la «méconnaissable» ou la «non-reconnaissable». Il va sans dire que ce non-reconnaissable dissimulait avant tout Dieu Lui-même, Etre insaisissable par excellence.

Jamais un intellectuel québécois ne m'a donné un pareil respect de l'«intelligence d'amour», chère à Dante, et de la connaissance. Jamais André n'a laissé passer la moindre allusion de scepticisme que risquait mon impatience. L'intelligence avait pour lui quelque chose de «sacré», comme si elle participait de l'intelligence infinie de Dieu qui maintient le monde ouvert et lentement visible pour et

* *Homélie prononcée à l'occasion des funérailles d'André Belleau, le mardi 16 septembre 1986, en l'église Saint-Viateur d'Outremont.*

par elle. André avait une intelligence qui ne savait interroger qu'avec passion. Bref une intelligence à la fois rassurante et quelquefois inquiète, débridée, comme fascinée par tous les possibles ou les élans utopiques.

Son esprit avait une telle ampleur qu'il était à l'aise aussi bien dans la littérature, dans la science, que dans la musique ou dans l'art. Il était le véritable honnête homme dont on peut encore rêver. Il était foncièrement québécois dans son ouverture sur le monde, dans son besoin d'universel. L'intellectuel québécois devait tout s'approprier, disait-il souvent. Il y mettait tant d'ardeur que cette vivacité n'était limitée que par une passion peut-être encore plus englobante qui lui donnait toute sa tension: la passion de la vie et du vivre. Ce n'est pas sans raison qu'il s'était épris d'une admiration vive pour Rabelais et qu'il avait longuement vécu avec le romantisme allemand qui n'avait pour lui rien de «sale», selon l'expression blessée de Thomas Mann, et tout particulièrement avec la musique de Schubert, Schumann et Brahms. Il avait une immense capacité d'émerveillement, comme le rappelait Jacqueline. Ce sont peut-être les oppositions aigües en lui de ces deux passions qui, en le rendant trop perfectionniste ou trop prudent, l'ont empêché de s'unifier plus tôt dans des formes ou des œuvres. Si bien que pour le Québec, peu riche en œuvres réflexives, la mort d'André est une véritable catastrophe. Les manifestations de la vie de son esprit étaient pour lui des grains de sable dans l'immense épiphanie de la vie intelligente. Son esprit avait suffisamment de profondeur pour se voir avec humilité. Il pouvait proposer des solutions, des éclairages à nos questions, mais il n'appuyait jamais sur ses propositions, car il savait pertinemment qu'il était lui-même davantage assailli par les questions que par les esquisses de réponse qu'il aurait pu essayer de transmettre. Je crois même que c'est son anxiété profonde s'infiltrant dans le déploiement de son intelligence, qui a aussi fait de lui un grand universitaire.

A vrai dire, André savait que tous nos efforts de penser, que l'art lui-même n'ont de signification que parce que nous ne sommes pas immortels dans notre corps, et que nous sommes radicalement brûlés par la «convoitise de l'éternel». En ce sens, sa vie déambulait sur un fil en sachant bien qu'elle pouvait à tout instant tomber dans le vide. Ou mieux, à la fin, il sentait qu'elle était pour lui la première forme d'un dialogue qui commençait avec Dieu, avec la Transcendance, et que cette conversation se poursuivrait à jamais.

Lorsque la question de Dieu se posera pour lui, elle prendra

d'abord le chemin de ses voix intérieures en contradiction, elle s'appuiera sur la foi de ses pères, jusqu'à ce que subitement une intuition, ou une synthèse soudainement éclairante pour son esprit et pour son cœur, ou la grâce, lui fasse faire un saut au-delà de sa propre puissance de synthèse et de sa propre reconnaissance de Dieu en lui-même.

Il est fort possible qu'André n'ait approché la question de Dieu et de la mort qu'avec une conscience très vive de l'écart, écart qui longtemps aura été pour lui un leurre, une illusion de ce qu'il croyait un vide, une absence, parce que la distance avec Dieu est d'abord infinie, avant que de s'annuler d'une façon foudroyante quand Il se met à nous parler intérieurement comme s'Il n'avait jamais quitté notre esprit et notre cœur depuis notre naissance. Aller profondément en soi vers la reconnaissance même imprécise, même impossible de Dieu — puisque Jean de la Croix disait de Lui qu'Il était sans forme ni figure — a permis à André non pas de «décoder», aurait-il pu dire, Sa parole, mais de s'en imprégner en tentant de saisir les moindres éléments de langage et de lumière qui parlaient en lui-même, et particulièrement à travers la parole vivante de la Bible, et singulièrement du *Livre de Job*. Le «ça» parlant de la mort est sans doute devenu dans les hauteurs de sa conscience le *Il* me parle à travers elle, à travers sa lumière momentanément obscure. Il était «travaillé au souffle de l'Esprit».

Puis, peu à peu, la conscience d'André, si magnifiquement et solidement articulée, s'est perdue entre deux temps qui lui donnaient l'impression de s'égarer, de perdre pied: un temps corporel qui s'effritait, signe d'un corps sans résistance comme du sable mouvant, et un temps éloigné, sans futur, où il s'aventurait comme en exil. Il obéissait à la somnolence, me disait-il. Il se sentait tragiquement «mis au large», pour employer l'expression d'un psaume, tout en précisant maintes fois que son état n'avait rien de dramatique.

Maintenant qu'André n'est plus en apparence avec nous, avec qui vais-je poursuivre mon propre dialogue? Avec sa redécouverte de Dieu ne m'a-t-il pas aiguillé vers le seul Etre qui ne risque jamais d'interrompre notre colloque, quoique nous ayons souvent l'impression que le silence impénétrable est sa seule parole. Certes. Mais il est possible que nous ayons besoin des uns et des autres pour nous confronter aux seules questions qui méritent que nous pensions. Car nous sommes les uns pour les autres des noyaux d'intervention de l'Absolu parmi nous. Jamais cette évidence ne m'a

autant frappé depuis qu'à la fin de sa vie, André a commencé de me parler de Dieu. Ce temps limité pour lui, qu'il m'allouait, restera pour moi la plus haute manifestation d'une amitié qui a bien connu toutes sortes d'errances avant que de s'engager dans un face à face ouvert où seul l'essentiel a de la lumière. Mais comment exprimer tout ce que je lui dois depuis près de trente-cinq ans? Comment ne pas sentir qu'une partie de ma vie lui appartenait et qu'elle restera à jamais vivante en lui?

André avait devant la mort, devant sa mort prochaine, la même exigence de vérité qu'il a montrée tout au long de sa vie. Il n'aurait pu accepter de se projeter avec un masque. Pas plus qu'il n'aurait voulu que nous mettions un masque pour répondre à ses questions précises sur le cheminement insidieux de sa maladie. Il n'aura pas pu éteindre sa soif de connaissance même, et cela d'autant qu'il s'agissait pour elle d'affronter l'expérience de son propre mourir. Avec quel courage à la fois triste et serein, et non sans une anxiété brûlante, n'a-t-il pas poursuivi devant nous, pour lui, pour nous, avec nous, son propre questionnement. Voilà une façon de partir bellement exemplaire. Il n'aura jamais cessé d'être un pédagogue naturel même dans l'expérience du mourir. Je ne sais s'il y a une grandeur plus convaincante ou un plus grand enseignement.

«Je vais mourir aujourd'hui», se disait-il depuis l'âge de vingt ans. Mieux que personne il savait, comme le dit un psaume, que «l'homme est semblable à un souffle, ses jours sont une ombre qui passe». Rien d'étonnant qu'admirant la *Prière du temps présent*, il se soit tourné aussi vers la *Prière pour demander à Dieu le bon usage de la maladie* que Pascal avait conçue lors d'une maladie: «Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre providence admirable sur la conduite de ma vie». C'est ainsi qu'André a appris à se détacher du monde et des siens, c'est ainsi qu'il nous a quittés. C'est ainsi qu'il est avec nous. Pouvoir penser à lui restera pour nous un don de la vie.